



Chez les Pygmées d'Afrique Centrale, des outils de l'éphémère...

Serge Bahuchet

► To cite this version:

Serge Bahuchet. Chez les Pygmées d'Afrique Centrale, des outils de l'éphémère.... Corps Ecrit, 1989, 35 "l'instrument", pp.13-20. hal-00380028

HAL Id: hal-00380028

<https://hal.science/hal-00380028>

Submitted on 17 Dec 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

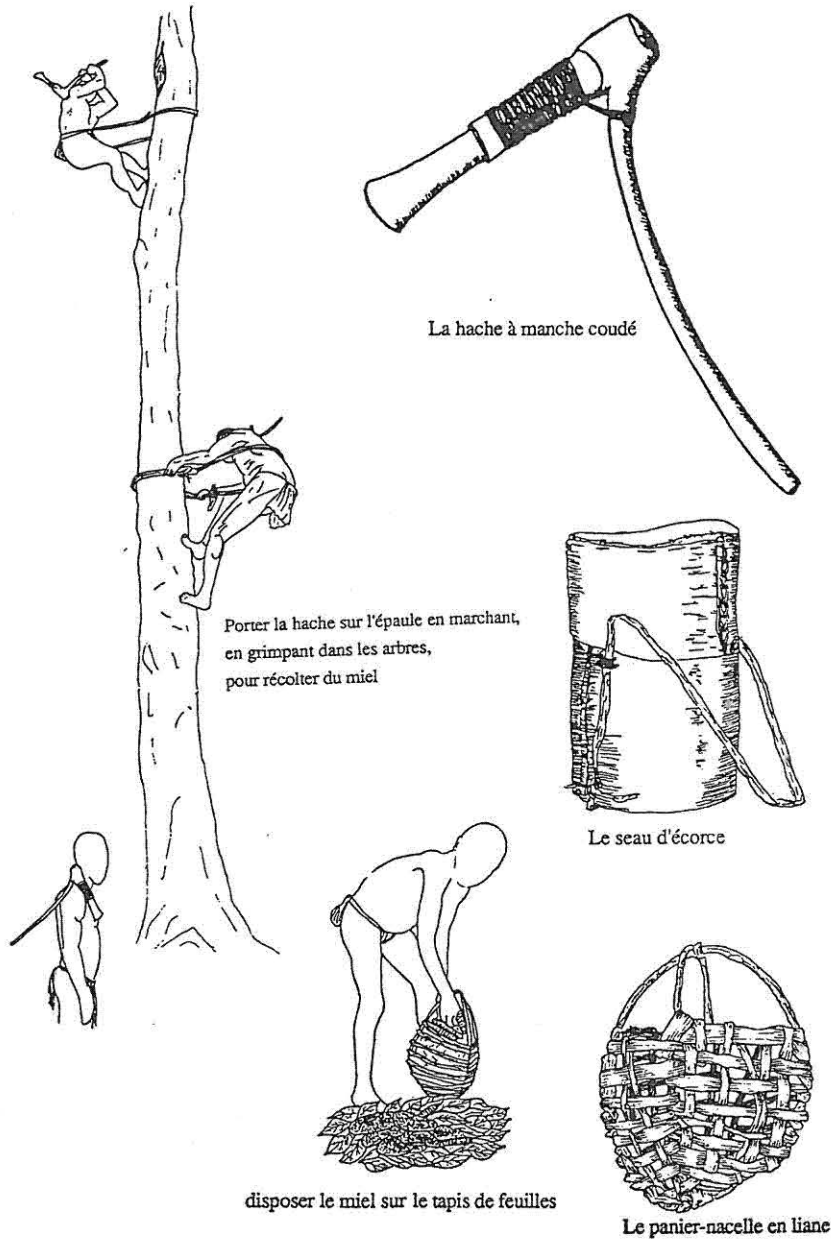
Serge Bahuchet

Chez les Pygmées d'Afrique centrale,
des outils de l'éphémère...

La brume matinale se dissipe lentement, dans la forêt dense du sud de la Centrafrique. Molubè, Mokanga et Gotombi marchent à petits pas pressés vers l'arbre à miel repéré hier, un tronc parmi des milliers, à quelques kilomètres du campement. Sans ralentir le rythme, Mokanga quitte la piste, et ressort du sous-bois dense en traînant une très longue liane, qu'il love sur son bras tout en marchant. Gotombi porte en bandoulière une longue boîte cylindrique, faite d'écorce. Molubè quant à lui, sa hachette calée au creux de l'épaule, tient à la main un gros tison rougeoyant. Arrivés au pied de l'arbre à miel, où seul un minuscule point noir, au départ des branches, 30 mètres au-dessus du sol, marque l'entrée de la ruche, Molubè tord prestement la liane pour en faire un petit panier ovoïde, qu'il entrelace d'une lanière d'écorces puis tapisse de larges feuilles vernissées de marantacées. Dans le même temps, Gotombi cherche dans les alentours une grosse liane robuste s'élançant vers les hauteurs. Molubè en entoure le tronc porteur de miel. Il assure sur l'épaule sa petite hache au manche en angle aigu, lame vers l'avant, passe à son bras la boucle d'une autre longue liane mince, pendante derrière lui, et se ceint de la grosse liane qui devient ceinture de grimpage. Et il s'élance, alternativement glissant la ceinture vers le haut, puis s'arc-boutant contre elle, avançant un pied, puis l'autre. En s'adossant à elle, il taille de sa hache une large encoche dans l'écorce épaisse, qui retiendra son pied.

Après une lente escalade, Molubè atteint enfin le trou bourdonnant. Il se cale alors bien en face, et attire à lui un gros rou-

LA RÉCOLTE DU MIEL DES PYGMÉES



leau de feuilles vertes enserrant le tison que Mokanga, du sol, a lié au bout de la longue liane. Avec ce « paquet de fumée » Molubè enfume la ruche, calmant les abeilles. Puis il commence à attaquer le bois de sa petite hache, jusqu'à ouvrir une fente par où passer son bras. A ce moment, il hâle à nouveau la longue liane, amenant cette fois le petit panier-nacelle qu'il emplit de rayons luisants, non sans jeter vers le bas les rayons les moins pleins, que ses deux compères attrapent au vol et croquent à plaisir, mordant à belles dents dans le gâteau de cire. Le dénicheur en fait tout autant. La nacelle atteint le sol, et les assistants la vident sur un tapis de feuilles. Lorsque, enfin, la ruche est vide, Molubè redescend avec précaution. Ensemble ils mangent encore quelques gâteaux, puis déposent les rayons dans le grand seau d'écorce clouée, bien étanche avec son couvercle emboîtant. Et l'on rentre au camp pour partager la provende avec l'ensemble de la communauté, abandonnant ceinture, lianes et nacelle désormais inutiles au pied de l'arbre, où les abeilles affolées voltigent autour de leur nid dévasté, butinant leur propre miel.

Ce récit illustre l'attitude des Pygmées de la forêt équatoriale africaine face aux outils. Dans cette scène, en effet, sont manipulés des objets qui représentent les trois grands types en usage chez les Pygmées : les outils précieux à lame de fer, les objets durables et les objets éphémères.

Qu'ils soient Baka au sud-est du Cameroun, Aka de Centrafrique (comme dans la scène dépeinte ci-dessus) ou bien Mbuti de l'est du Zaïre, on ne trouve entre les mains des chasseurs-cueilleurs pygmées qu'une quantité limitée d'objets, largement identiques dans ces sociétés en dépit de leur grande dispersion géographique : outils et accessoires ne sont qu'une petite cinquantaine. Pour les confectionner, les matières végétales dominent. J'avais pu compter, en décomposant les parties de l'ensemble des objets aka, que 87 % de celles-ci étaient de matière végétale (bois, écorce, feuilles et tiges), 10 % de matière animale (c'est-à-dire peau) et seulement 3 % de fer (les lames).

La première caractéristique de cet ensemble, c'est de compter une majorité d'objets qu'on n'utilise qu'une fois : fabriqués sur l'instant, ils sont laissés sur place, ou bien abandonnés en quittant le campement, à commencer par l'habitation elle-même, la hutte de feuillages.

Second trait remarquable, l'usage « universel » des outils à lame de fer, et surtout trois d'entre eux, le couteau, la machette

(ou grand couteau) et la hache. Indispensables, ils servent à tout faire, à tout instant de la vie quotidienne : couper, trancher, gratter, creuser, percer, lame tenue par son manche ou bien à pleine main... Même la lame de la sagaie, une fois rempli son œuvre de mort, devient coutelas, démanchée, pour dépecer le gibier. Les Pygmées ne sont pas forgerons, aussi ne savent-ils pas produire leurs lames, qui proviennent par échange des villages d'agriculteurs voisins. Mais ces précieux fers sont soigneusement emmanchés par les Pygmées, selon leurs propres normes. Ce fait transparait d'ailleurs dans le vocabulaire : si le nom de la sagaie ou celui de la hache sont identiques dans la langue des Pygmées et celle des agriculteurs, le nom de la ligature de la sagaie, et celui du manche de la hache, leur sont propres. D'ailleurs tout distingue la hachette pygmée avec son petit manche grêle en angle aigu, tiré d'un embranchement d'arbuste, et la lourde hache villageoise en forme de robuste massue.

Pour la plupart, les objets durables sont des grosses pièces : mortier de bois, tambour à une ou deux membranes, boîte à miel en écorce, filet de chasse de corde nouée, arbalète et hotte de rotin tressé sont les principaux. S'y ajoutent des marmites autrefois de poterie, de nos jours en aluminium, qui proviennent du monde extérieur. Parmi ces objets, hache et sagaie appartiennent à l'homme, hotte et couteau à la femme. Toutefois les outils dans le campement sont à la disposition de qui en a besoin ; couteaux, haches, mortier sont posés n'importe où sur le sol ; on les prend quand on veut. Un objet inutilisé est abandonné tel quel, sans soin : il n'« existe » que lorsqu'il est en usage. Les grosses pièces sont d'ailleurs peu nombreuses dans un camp : alors que chaque couple possède une hotte, une sagaie, un couteau et une hache, il n'y a souvent qu'un seul mortier pour tout le monde.

Parmi les utilisateurs figurent aussi... les enfants de tous âges ; il n'est pas rare de voir des petits de cinq ans s'essayant à la hache sur une souche dans le camp. Ainsi le petit Dibuetè, marchant en titubant du haut de ses dix-huit mois, tenant un coutelas aussi haut que lui ; sans mot dire, sa mère assise en devisant avec ses compagnes, lui retire l'arme des mains. Quelques instants après, l'enfant préfère un tison tiré du foyer pour s'occuper les mains. Toujours calme, sa mère alors le lui ôte, et lui rend le couteau... Ainsi s'acquièrent habileté et confiance en soi, dès le plus jeune âge.

Sans forgerons ni potiers, les Pygmées doivent trouver à l'extérieur fers et marmites. Mais tous les autres objets sont faits par

qui en a besoin : chacun sait tresser une hotte, torsader la ficelle ou coudre des sacoches de peau. Il n'y a, dans ces sociétés, ni spécialistes, ni artisans, seulement des gens plus habiles que d'autres.

La vie des hommes, chasseurs poursuivant les gibiers, quittant périodiquement le camp familial pour des durées inconnues, les a formés à une technologie sommaire tout à fait particulière : cuire dans des paquets de feuilles disposés dans les braises, puiser de l'eau dans des gobelets de feuilles repliées, ceci tout en dormant sous un amas de branches ployées. En réalité, cette *technologie du bivouac* marque également la vie quotidienne dans les campements familiaux. Il est une adaptation permanente, constante, des ustensiles au milieu naturel où le camp est établi : chaque objet est fabriqué avec tout matériau que l'on a sous la main, en s'adaptant aux matières locales. Chaque activité mêle outils durables et ustensiles confectionnés sur-le-champ, pour la seule durée de l'action. On a vu comment les hommes récoltaient le miel à l'aide d'une ceinture de grimpage et d'un panier de liane, en plus de la hache et de la boîte d'écorce. Les femmes qui vont déterrer les tubercules d'ignames choisissent auparavant un arbuste dont elles tirent un bâton à fouir taillé en pointe, long de quatre pieds, assurément l'outil aratoire le plus ancien qui soit au monde. Lorsque le voyageur trouve en chemin quelque produit comestible, feuilles, fruits ou noix, il les emballera prestement dans quelques larges feuilles nouées d'une fine liane, ménageant une anse comme bandoulière.

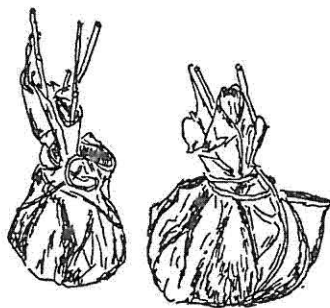
Ce qui fait la différence des Pygmées, ce qui leur permet de disparaître soudain d'un campement, leur conférant un mystérieux fantomisme, c'est le peu de cas apparent qu'ils font de leurs huttes, de leur habitat, de leurs biens matériels — leur nomadisme, en fait. Les « meubles », lit, bancs et claie-étagère, sont ici « immeubles » car directement plantés dans le sol et sont de ce fait destinés à être laissés en place lors des déménagements. Et s'il n'y a qu'un seul mortier par campement, il faut préciser qu'il s'agit souvent d'un petit creux rectangulaire, ménagé dans quelque racine apparente d'un des arbres bordant le camp, ou dans quelque gros tronc couché à proximité immédiate. Et si besoin est, le couple voyageur taillera un tel mortier d'un jour dans une souche, sur son chemin, au lieu de son bivouac.

L'éphémère marque non seulement la vie matérielle, mais aussi la vie artistique. Les Pygmées n'ont pas d'arts plastiques, tels que la statuaire ou les masques sculptés qui caractérisent de

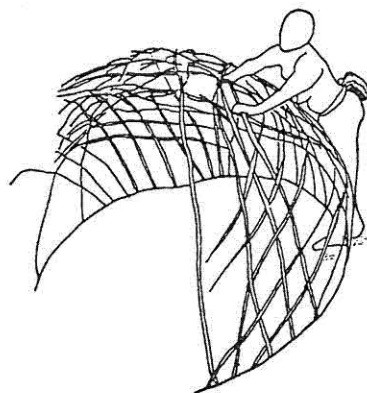
OBJETS ÉPHÉMÈRES



Une louche de feuille



Les emballages de feuilles



L'armature de la hutte

Usage du bâton à fouir
pour déterrer une igname

nombreuses sociétés d'Afrique; seuls certains groupes pygmées du Zaïre décorent de peintures géométriques leurs fragiles pagnes d'écorce battue (« tapa »), mais tous peignent leur propre corps de fugaces motifs angulaires. En vérité, le grand art des Pygmées, c'est la musique. Toutes les cérémonies de leurs religions sont marquées d'amples polyphonies, auxquelles participe chaque membre de la communauté, de tout âge, selon sa propre tessiture et ses propres improvisations. Et ces somptueuses pièces, au contrepoint serré, s'évanouissent dans l'instant... Lorsque accompagnement instrumental il y a, il n'est composé, hormis le tambour, que de claquements de mains, de lames de machettes entrechoquées, de baguettes de bois frappant un tronc couché, d'une trompe en raphia ou d'un sifflet de tige creuse dont le son s'entremêle à la voix chantée... l'éphémère, partout...

Toutefois ces outils pygmées, aussi simples paraissent-ils, sont néanmoins parfaits : ils sont l'aboutissement d'une évolution technique séculaire, et nul ne saurait les améliorer pour le même usage. Avec cette frêle hachette, tour à tour hache, ciseau ou herminette, on sait abattre les colosses aux diamètres impressionnants; avec ces quelques végétaux noués, les Pygmées tirent au mieux toutes les ressources de la forêt utilisables par l'homme.

Pour l'ethnologue, l'instrument est un précieux guide; le suivre de bout en bout à travers une société permet de voir pourquoi et comment on l'emploie, ce qui révèle les forces et les mécanismes mis en jeu par et dans les techniques. L'objet, l'outil, outre le fait qu'il est nécessairement concerné par deux processus techniques, en premier lieu sa *fabrication*, en second lieu son *utilisation*, est inséparable d'un ensemble de forces qui l'animent; comme tel il nous est un moyen particulièrement efficace pour mettre en évidence ces forces qui sont des indications importantes sur le fonctionnement de la société dans sa totalité. Aussi l'observateur s'efforce-t-il de mettre en relation l'objet avec les divers aspects de la société aux différentes étapes de son utilisation, mettant en avant que, si l'ethnie considère des rituels comme nécessaires au fonctionnement de l'outil, il nous faut en tenir compte dans la chaîne technique, tout comme il faut parler des échanges qui sont mis en branle par l'emploi de l'objet. De proche en proche, c'est un *système technique* qui se dégage.

Un objet est aussi un élément dans les relations avec les autres, au sein de sa propre société par le jeu des entraides, des dons, des

prêts et des circulations (ainsi peut-on constater que seuls les outils à lame de fer sont échangés par les Pygmées lors des tractations de mariage), mais aussi à l'extérieur lorsque les sociétés voisines se fournissent les unes aux autres des objets qu'elles ne savent pas fabriquer. Aux relations s'ajoute d'ailleurs la différenciation — même outil ou outil différent, même forme ou non, même usage ou non, maintenant ou autrefois. Par l'objet, sa forme, son emploi et surtout son nom, l'ethnologue peut approcher l'histoire qu'il reflète : histoire de l'objet comme élément révélateur de l'histoire des peuples et de leurs contacts.

Ainsi l'ethnologue attentif saura-t-il faire parler l'instrument, aussi bien le beau masque rituel que l'humble objet de la vie quotidienne, pour pénétrer au cœur des sociétés et reconstituer leur passé.